

Valsen les yeux "grands fermés" : "Eyes Wide Shut" de Stanley Kubrick

Autor(en): **Darbellay, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(1999)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932893>

Nutzungsbedingungen

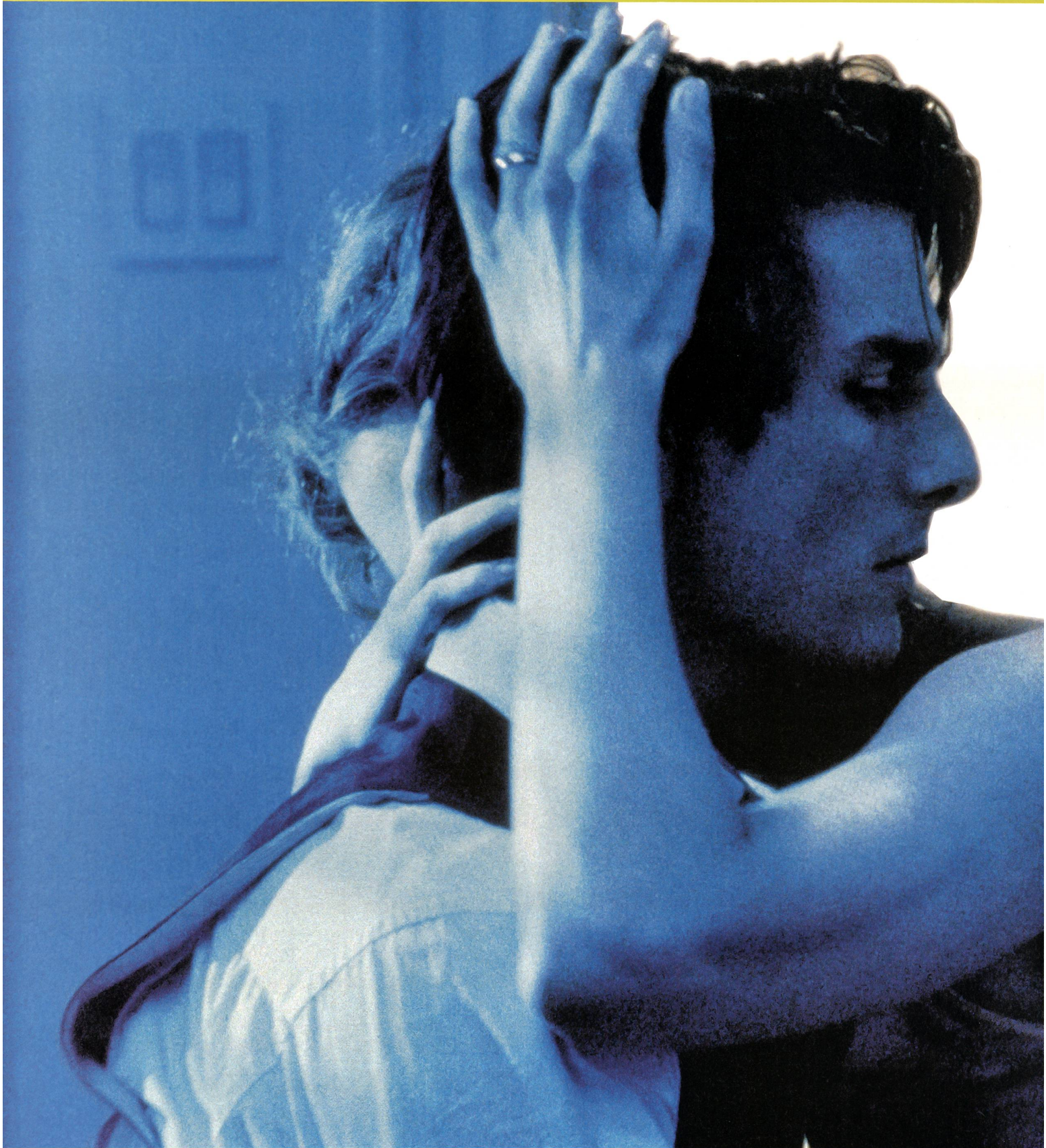
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

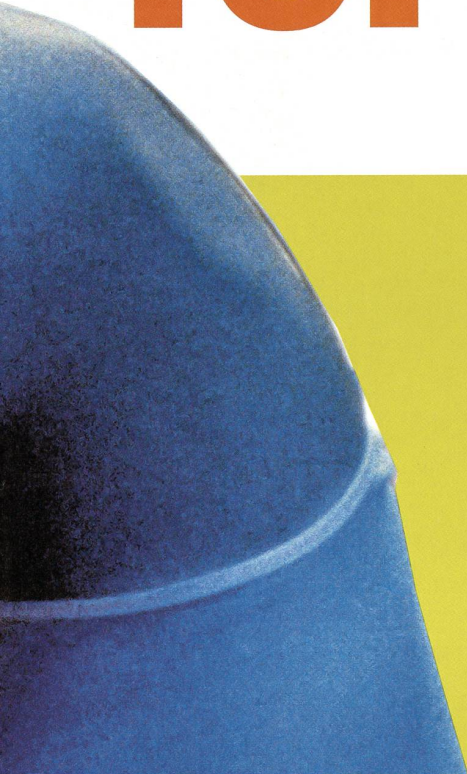
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



William et Alice Hartford, l'étreinte d'un couple en crise (Tom Cruise et Nicole Kidman).

Valses les yeux «grands fermés»



Stanley Kubrick n'est plus là pour défendre son nouveau film, mais «Eyes Wide Shut» (littéralement les yeux «grands fermés») le fait très bien tout seul. Ce n'est ni le monument définitif (trop) attendu, ni le fiasco (trop) colporté par la rumeur, mais un bon Kubrick, dérangeant à souhait, où le plus européen des cinéastes américains scrute en clinicien les abîmes du désir.

Par Laurent Darbellay

«Eyes Wide Shut» arrive sur les écrans entouré de mystère. La chape de silence maintenue sur la préparation du film et les rares indiscretions qui en ont filtré n'y sont pas étrangères. Elles auraient suffi à aiguïser la curiosité des admirateurs de Stanley Kubrick. Le temps écoulé depuis son précédent film («Full Metal Jacket» date de 1987), la durée et les aléas du ▶

«Eyes Wide Shut» de Stanley Kubrick

Alice, une femme
tourmentée par ses
fantasmes érotiques
(Nicole Kidman).



tournage, pour ne pas parler du casting déroutant – Tom Cruise et Nicole Kidman, deux stars du cinéma hollywoodien – et légèrement « sulfureux » – un couple à la ville interprétant un couple en crise –, n'ont fait que brouiller davantage les cartes.

Mais c'est évidemment la mort du réalisateur, ce printemps, alors qu'il mettait la touche finale au film, qui a bouleversé les conditions d'accueil de sa dernière œuvre. Ce long métrage est subitement devenu, malgré lui, un film testament dont on entend non seulement qu'il soit à la hauteur du talent de Kubrick, mais vienne couronner une grande carrière. Le meilleur moyen d'apprécier « Eyes Wide Shut » est évidemment de ranger tous ces bavardages dans un coin de notre tête et de découvrir le film sans préjugé d'aucune sorte, avec un regard aussi neuf et innocent que possible. On réalise alors que « Eyes Wide Shut », ni échec, ni chef-d'œuvre absolu de Stanley Kubrick, est avant tout un nouveau film de Stanley Kubrick, et qu'il est plutôt réussi ; il décontenance, trouble, irrite parfois, mais n'ennuie jamais.

De Vienne à Manhattan

Dès les premières images du générique, Kubrick donne le ton du film aux sens propre et figuré. Le cinéaste a en effet choisi une valse tirée de la « Jazz Suite » de Chostakovitch, œuvre à mi-chemin de l'atmosphère viennoise et d'un registre *jazzy* évoquant New York. Le cinéaste situe par ce biais les sources de son film, qui est une transposition, dans le Manhattan d'aujourd'hui, d'une nouvelle de l'écrivain viennois Arthur Schnitzler *Récit de rêve* (*Traumnovelle*).

Tout se passe donc entre l'Europe et le Nouveau Monde, la psychanalyse – Schnitzler s'est clairement inspiré de Freud pour l'exploration du subconscient qu'il propose dans ce récit – et le monde urbain new-yorkais. Ces mélanges et ces croisements sont d'ailleurs illustrés dès les images glissées entre les cartons du générique : une belle femme nue vue de dos et un plan nocturne des rues de Manhattan. D'un côté les pulsions érotiques, l'attraction sexuelle et la beauté féminine, de l'autre le cadre où le cinéaste-médecin – la rigueur et la précision du regard porté par Kubrick

sur le monde sont souvent vantées – va planter son scalpel cinématographique.

Chorégraphie circulaire

Par cette valse d'ouverture, – qui clôt d'ailleurs symétriquement le film, signe de son importance – le cinéaste ne se contente pas de faire un clin d'œil à la Vienne de Schnitzler et à l'inspiration littéraire de « Eyes Wide Shut » : il suggère également la structure, le rythme et l'esthétique de son récit.

Celui-ci se déroule en effet comme une valse sensuelle, un tourbillon de pulsions sur fond de jalousie obsessionnelle, dont les deux danseurs sont un couple bourgeois new-yorkais formé par William et Alice Hartford (Tom Cruise et Nicole Kidman). Il est docteur, elle travaillait dans une galerie d'art, ils ont une petite fille et habitent Central Park West, un des quartiers chics de Manhattan. Le réalisateur va se concentrer exclusivement sur ce couple, entraîné dans une crise conjugale après qu'Alice avoue à son mari avoir fantasmé sur un inconnu – désir prolongé, au lendemain de cette discussion, par un rêve érotique où apparaît le même homme.

Déstabilisé par ces confessions, rongé par un mélange de jalousie et de désarroi, William, au gré de plusieurs rencontres, va plonger et se perdre dans un monde inconnu de lui jusqu'ici. Ce voyage, marqué par la sexualité, les attirances, la violence et la mort (adultère, prostitution, homosexualité, pédophilie, sida), oscille constamment entre réalité et illusion, et culmine dans une mystérieuse et dangereuse orgie où les participants ne quittent pas leur masques vénitiens.

Comme dans une valse, la caméra ne cesse d'observer les personnages, effectuant de larges mouvements – souvent circulaires – autour d'eux et ne les quittant pas d'un pouce, sinon pour orchestrer de larges plans de soirées dansantes et de cérémonies secrètes. Et comme dans une valse, le film se construit sur une narration brève et condensée qui tourne et revient sur elle-même au gré d'un développement en trois journées – qui sont trois temps : la mise en crise du couple Hartford, la plongée de William dans un monde érotique et souvent malsain, puis le retour dans un monde apparemment « normal ». Après quoi, comme à la fin de toute belle cho-

régraphie, les personnages se retrouvent à leur point de départ, légèrement étourdis et grisés par ce qu'ils viennent de vivre, et leurs yeux autant ouverts que « fermés ».

L'apparente contradiction contenue dans le titre du film condense toute la complexité du propos déployé par Kubrick et de son questionnement sur la ligne floue séparant (ou ne séparant pas) le rêve et la réalité, le fantasme et sa réalisation. Il signale aussi son interrogation sur nos « mises en scène » du réel : que faut-il pour que le désir surgisse et se développe ? Ouvrir les yeux suffit-il à capter la vérité ?

Une réflexion sur l'image

Le brio de Kubrick consiste à traiter cette question en l'enrichissant d'une réflexion sur le cinéma et les pouvoirs de l'image. Il a notamment choisi le réalisateur Sydney Pollack dans le rôle de Viktor, un riche patient de William, dont l'apparition récurrente dans le film est décisive – par exemple vers la fin, quand il intervient, tel un étrange « metteur en scène », pour suggérer à William de ne pas mélanger la réalité et la vérité, ni d'oublier que tout est « mise en scène ».

Comment mieux renvoyer le spectateur à son propre rapport à l'image cinématographique et l'amener à réfléchir à son statut de spectateur fasciné par la mise en scène du réel qui lui est offerte, mais dont il ne doit jamais oublier qu'elle est une simple représentation ? Dans ce sens, une scène d'orgie est emblématique : c'est le triomphe de la mise en scène, à la fois dans le récit et face au spectateur. Le regard « grand fermé » serait ainsi non seulement celui de William, fiévreusement tourné vers les rêves érotiques de sa femme et qui se retrouve l'espace d'une longue valse face à un monde érotique quasi onirique – mais aussi celui du spectateur qui, dans une salle obscure, écarquille son regard sur un monde distant, factice et clos sur lui-même, qui « s'accorde à nos désirs ». ■

Réalisation Stanley Kubrick. **Scénario** Stanley Kubrick & Frederic Raphael. **Image** Larry Smith. **Musique** Jocelyn Pook. **Son** Tony Bell. **Montage** Nigel Galt. **Décors** Les Tomkins, Roy Walker. **Interprétation** Tom Cruise, Nicole Kidman, Sydney Pollack. **Production** Stanley Kubrick Production, Jan Harlan. **Distribution** Warner Bros. (1999, Etats-Unis, Grande-Bretagne). **Durée** 2 h35. **En salles** 15 septembre.